

19 : L'étalé par terre

Le courrier de Cassandre n°19 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert le 28.05.05 par Pierre Gentelle.

Pour avoir arpenté pendant des années les trottoirs des villes du Tiers monde asiatique, Cassandre s'est longtemps demandé ce que l'étalé par terre, forme apparemment la plus instable du commerce de rue, pouvait signifier comme réponse des pauvres urbains (des urbains pauvres) au non développement et à la situation de non-inclusion (la non-inclusion n'est pas l'exclusion ; la première est un refus de voir, la seconde un rejet). On ne parle pas ici des vide-greniers des bobos de la ville française, quand ils s'exercent à étaler sur le sol les excès dépassés de leurs obsolescences réjouies.

On ne parlera pas non plus des pédaliers de vélos, des théières rafistolées, des poupées en chiffon et de mille autres objets attendrissants et impudiques de la vie quotidienne, qu'étaient dans les ruelles de Samarcande des malheureux au visage impavide dans le quartier juif, entre 1993 et 1996. Il paraissait à l'époque plus raisonnable à une communauté entière de tout vendre, *tout*, pour pouvoir payer le billet vers l'exil (que la propagande appelle le retour) en Israël. C'était à pleurer. Et cela rendait soudain plus aimables ces Ouzbeks pauvres, turcs et musulmans, qui défilaient dans les ruelles encombrées, ainsi que ces descendants de Tatars de Crimée, de Coréens, de Cosaques du Don exilés par Staline. Tous cherchaient des yeux ce qu'ils pourraient négocier, regardant obstinément les objets, les montrant du doigt, mais ne tournant jamais les yeux vers leurs vendeurs, par politesse, par respect pour le malheur, par ce savoir-vivre qu'on n'apprend pas dans les écoles, qui est tout simplement une manière d'être humain sur terre et pourrait s'appeler délicatesse.

On veut parler de l'étalé par terre, de ce qui est, dans le « commerce de rue », présenté à même le sol, signe à la fois de dénuement et de précarité totale, mais aussi de non-enregistrement, de refus de visibilité de la part de la société organisée. Peut-être de quelque chose d'autre ? On connaît l'étalé par terre destiné aux touristes, favorisé par la tolérance de la police. C'est lui qui fait qu'on ne sait plus si l'on se trouve sur le pont Charles à Prague ou sur le pont qui mène au château Saint-Ange à Rome.

Dans certains pays, l'étalé par terre souligne l'éphémère et l'absence d'espace privatif. Impeccables et balayées chaque matin en 1978 par les ménagères des quartiers centraux de Pékin, sous le regard de matrones à brassard, ces mêmes rues s'étaient couvertes en 1979 de centaines de « boutiques de rue », installées à même le sol. Cette résurgence sauvage du tout petit commerce individuel ou familial s'est, depuis ce temps de la sortie du maoïsme, « civilisé » : on paie désormais patente même pour donner à manger sur les trottoirs.

Cassandre repense à son copain vendeur de pois chiches, en Afghanistan, en 1967, sur le pont qui menait du bazar aux terres irriguées de Tashkurgan, « la tour de pierre », que l'on nomme aussi Khulm (voir le *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, mars 1969). J'ai toujours sa photo. Si les guerres successives l'ont laissé vivant, il n'est peut-être plus là, sur le pont reconstruit, mais j'en doute : ce n'est pas comme lui que les guerres enrichissent. Car la guerre enrichit, les géographes oublient trop souvent de le dire, mais sélectivement. Chaque matin, en passant le pont vers une enquête, je posais quelques instants mon sac près de lui, autant pour admirer sans lassitude le paysage que pour l'entendre me répéter son rêve :

acquérir un bout de jardin dans la partie amont de l'oasis. Il ne disposait que de moins d'un arpent tout à fait en aval, près des dunes, là où l'eau n'arrivait qu'irrégulièrement. Et il restait des heures, sous le soleil, à proposer au passant, pour quelques afghanis, les pois cicer (ô Cicero) que sa femme avait cuit la veille et qu'il protégeait comme il pouvait de la poussière. Et je me demandais la raison de cet acharnement à vendre par terre, à poser sur le sol la marchandise, au risque de voir un véhicule, charrette ou chameau, malmener un bien devenu invendable. Ma réponse était courte, accrochée à ce qu'il disait lui-même : ne pas devenir mendiant (c'était bon pour les estropiés et les *majnoun* - les fous -, disait-il), conservant le respect de soi malgré la plus grande infortune. Ne pas « déchoir » et en passer par la dépendance du travailleur salarié à la journée. Ce refus me paraissait dû à un certain orgueil (de propriétaire ?) et peut-être à l'effet encore puissant d'une pensée symbolique héritée des cadres ancestraux de la famille, pourtant rejetée aux marges de l'exclusion, dans une société qui « se tenait ». Je ne suis pas ethnologue, j'aimerais en savoir plus.

La question demeure. Le commerce de rue appartient-il à la géographie économique, exceptionnellement à la géopolitique ou doit-on le classer dans la géographie culturelle ? Quelle part du PIB ? Quelle place dans les mentalités ? Où finit la misère familiale, où commence le souk organisé collectivement ? Les *tabernae* du monde romain connaissaient déjà l'alignement fiscal (Ostie, Pompéi, les ruines des cités d'Asie mineure), mais c'était là étal d'établis, donc de moyen-riches. L'étalage à la sauvette, aujourd'hui, est à peine toléré en saison, au contact des estivants, dans l'Union européenne. Quelle carte tracerons-nous de cette pratique, à quelle échelle ? Et pour signaler quelle « fracture » ? Un tour du monde des trottoirs - quand ils existent - pourrait avoir du sens.

Pierre Gentelle